Document généré le 9 mai 2024 23:12

Jeu
Revue de théâtre

À la rencontre du réel

Maxime Carbonneau, Philippe Cyr, Laurence Dauphinais et Édith Patenaude

Numéro 153 (4), 2014

Réseaux sociaux

URI : https://id.erudit.org/iderudit/73025ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Carbonneau, M., Cyr, P., Dauphinais, L. & Patenaude, É. (2014). À la rencontre du réel. *Jeu*, (153), 26–30.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

À LA RENCONTRE DU RÉEL

Créé en 2012, *Le ishow* sera présenté en France au printemps 2015. Quatre membres des Petites cellules chaudes reviennent sur les tenants et les aboutissants de ce spectacle qui offre sans compromis la scène aux réseaux sociaux.

Maxime Carbonneau | Philippe Cyr | Laurence Dauphinais | Édith Patenaude

Le ishow a pris naissance au cours d'un stage offert par le Théâtre français du Centre national des Arts qui avait pour thème « le devoir de création et la joie du péril ». Nous avons terminé ces 10 jours d'exploration en constatant notre désir de pousser nos découvertes plus loin. Notre démarche était la suivante : explorer la théâtralité à travers les outils de communication contemporains. Nos matériaux de recherche sont devenus nos outils de création, puisqu'à 15 créateurs pancanadiens, nous devions développer une méthode de travail unique, alliant répétitions en salle ou sur Skype, devoirs de recherches virtuels et périodes intensives de laboratoire « cloîtré ».

Cet éclatement du travail a contaminé le projet : *Le ishow* a pris la forme d'une construction de tableaux impressionnistes, fabriqués à même le Web et mettant en vedette des inconnus. Le spectacle s'inspire jusque dans sa rythmique de notre utilisation d'Internet : le spectateur est devant nous comme face à son écran, où les stimulations sont multiples, où l'attention peut être portée sur une vidéo, puis vers un *chat,* avant d'être séduite par un pop-up. *Le ishow* est construit dans l'immédiateté et continue d'être façonné par les publics qu'il rencontre, qu'ils soient en ligne ou dans les salles du Québec, du Canada et de la France.

Le ishow, spectacle des Petites cellules chaudes, créé au OFFTA en 2012. © Jérémie Battaglia

UN ACTEUR PRINCIPAL ALÉATOIRE PHYSIQUEMENT ABSENT

Pendant la création du spectacle, alors que nous cherchions des moyens de transposer la substance des réseaux sociaux sur scène, nous avons réalisé que ceux-ci ne sont qu'une extension des besoins fondamentaux de l'humain : la rencontre, le contact et l'appartenance à une communauté. Nous sommes avant tout des êtres sociaux, et nous avons désormais des outils puissants pour nous satisfaire.

À partir de ce constat, nous avons créé un spectacle sans texte, sans fiction, avec 15 ordinateurs, presque autant de iPhone, beaucoup d'ondes, mais, surtout, avec un acteur principal « aléatoire », physiquement absent. Cette dernière idée est probablement la plus porteuse que nous ayons eue. Ce face-à-face avec Chatroulette perturbe la frontière habituelle de la représentation. Les fonctions d'acteur et de spectateur s'en trouvent brouillées, et c'est, de notre point de vue, ce qui a grandement participé à la vivacité de la rencontre avec le public.

En juin 2012, avant la première représentation au OFFTA, nous étions envahis d'un certain vertige au moment de brancher nos routeurs, avant l'entrée du public. Nous appréhendions que notre proposition soit incompréhensible et hermétique. Il s'avère que devant ces étrangers « en ligne » projetés sur écran géant, les spectateurs, devenus interlocuteurs malgré eux, endossèrent une responsabilité nouvelle, moins passive que d'ordinaire. Le fait d'être spectateur devenait le spectacle : posture inconfortable quand il n'y a pas le refuge de la fiction.

Sur scène, nous essayons de ne pas « faire écran » entre les « chatrouleurs » et le public, nous positionnant comme transmetteurs au pied de ces énormes écrans qui ravissent l'attention. Les spectateurs, habitués à une passivité relative, sont souvent déroutés d'être ainsi confrontés à leur position de voyeur dans un espace public : les questions soulevées par le spectacle leur reviennent toujours.

Cela nous force à prendre nos responsabilités sur la question de l'éthique. Jouant avec les frontières floues entre espaces public et privé, nous profitons du bassin de matériaux sans fond que met à notre disposition Internet. Les lois régissant les activités des utilisateurs du Web peinent à suivre son évolution effrénée. Dans ce contexte, peu de précédents nous guident, et nous devons bien souvent nous en remettre à notre jugement. Notre objectif est, bien sûr, d'éviter les pièges d'un pillage irrespectueux. Notre nombre est devenu un atout inestimable puisque cela nous assure d'émettre des opinions diversifiées dans le dessin de la ligne fragile entre révélation impudique et décence humaine. L'éthique est un concept en perpétuelle redéfinition. Il faut donc une balise forte qui nous permette de trancher. Pour nous, elle a pris la forme d'une obsession du respect des acteurs véritables du *ishow* : tous ces étrangers rencontrés en direct.

L'HUMAIN AVANT LA TECHNOLOGIE

Le ishow est parfois perçu comme une manifestation technologique, alors que toute notre attention porte sur l'humain. La technologie a effectivement une place centrale sur scène, mais l'utilisation que nous en faisons demeure plutôt rudimentaire. Nous avons abordé le projet avec un degré d'expertise semblable à celle d'un utilisateur moyen. À aucun moment dans le spectacle nous ne faisons appel à un procédé qu'un spectateur ne pourrait recréer chez lui. D'ailleurs, notre matériel lui-même est domestique, qu'il s'agisse de nos ordinateurs, de nos téléphones, de notre filage, ou même de notre matériel audio et vidéo. À ce titre, tout notre matériel vidéo est emprunté à Internet. Nous ne conservons ni trace ni archive de l'expérience unique de chacune des représentations.

[…] tout notre matériel vidéo est emprunté à Internet. Nous ne conservons ni trace ni archive de l'expérience unique de chacune des représentations.

De s'en remettre ainsi au bon vouloir de notre connexion et à la constance de certaines pages Web participe à la notion de danger perpétuel dans lequel nous nageons volontairement. Cette fragilité qui sous-tend *Le ishow* fait corps avec le pacte de franchise que nous scellons avec les spectateurs. De nous voir ainsi – à vue – brancher et débrancher nos ordinateurs, trouver des solutions lorsqu'un problème surgit, perdre nos interlocuteurs au beau milieu d'une conversation passionnante, lancer nos *cues* de son sur iTunes, contribue à l'impudeur de l'entreprise. *Le ishow* est à la fois un spectacle performatif et son propre *making of* en temps réel : chaque soir, les spectateurs savent que ce qu'ils voient ne se reproduira pas.

Le seul élément de fiction réside dans l'apparition sur Skype de l'un d'entre nous où un événement inventé de toute pièce est raconté. Chose étonnante, partout où nous avons fait *Le ishow*, les spectateurs adhéraient à la fiction sur Skype, alors qu'ils remettaient en doute la véracité de ce qui était diffusé en direct du Web. Cela démontre bien le pouvoir de l'écran et, par extension, celui des réseaux sociaux, où le vrai et le faux se confondent allègrement. Ainsi, l'actrice sur Skype se fait conférer une valeur de réel équivalente à celle que nous construisons sur scène dès l'entrée du public. Qu'est-ce qui fait en sorte que nous voulons tant croire ce qui se déploie sous nos yeux ? Le spectateur est un « ayant foi ». Ça fait partie de l'entente tacite.

Les spectateurs nous parlent souvent de l'impression de solitude qui se dégage du spectacle et surtout des utilisateurs de certains réseaux sociaux. Mais est-il juste d'affirmer, lorsqu'une personne n'est pas physiquement proche de l'autre et qu'elle choisit, à un instant précis, une relation virtuelle, qu'elle souffre de solitude ? Nous pourrions attribuer cela, entre autres, à un remplacement de la spiritualité par un surinvestissement du rapport à l'autre. Aujourd'hui, la démocratisation d'Internet, des réseaux sociaux et des téléphones cellulaires renforce ce nouveau paradigme de l'existence et lui donne une place de choix dans la formation de nos habitudes de vie autour du concept de connectivité à l'autre. Pour Anne Dalsuet, philosophe, auteure du livre *T'es sur Facebook ? Qu'est-ce que les réseaux sociaux ont changé à l'amitié ?* (Flammarion, 2013), nous ne sommes plus dans l'introspection, mais dans la projection : « Cette immersion numérique nous empêche de voir le monde autrement que sous le régime de la proximité et de la disponibilité. Les réseaux sociaux ont signé la fin d'un monde de la séparation. Nous existons désormais sous le régime de la coprésence[1]. »

1. Propos recueillis par David Doucet, « Facebook a-t-il détruit l'amitié ? », *Les Inrockuptibles*, 29 septembre 2013.

Le ishow, spectacle des Petites cellules chaudes, créé au OFFTA en 2012. © Jérémie Battaglia

LA PUDEUR N'EST PAS ENCOURAGÉE

Il est forcément encore possible d'exister sans prendre part aux réseaux sociaux, mais d'un point de vue social, ce sont les existences qui tendent vers l'ubiquité en s'exposant publiquement de manière continue qui semblent être la tendance. La pudeur n'est pas encouragée. Plus on se met en scène, plus il y a un contact permanent, plus on montre des photos de soi, plus l'extérieur nous renvoie un reflet de ce soi-même idéalisé. « Il y a une abolition progressive du lointain au profit de l'ici », ajoute Anne Dalsuet. La multiplicité de ces niveaux d'existence séduit et donne un sentiment de puissance. Il est donc logique d'observer qu'il est de plus en plus difficile d'exister dans un seul et unique espace-temps et que le silence de la solitude, aussi bénéfique soit-il, se fait de plus en plus rare.

Qu'est-ce qui fait en sorte que nous voulons tant croire ce qui se déploie sous nos yeux ? Le spectateur est un « ayant foi ». Ça fait partie de l'entente tacite.

La vie en société est organisée par des règles qui guident nos comportements et encadrent notre liberté en déterminant, jusqu'à un certain point, ce qui est bien ou mal. Le contenu qui tisse *Le ishow* a été soigneusement choisi en relation avec notre fascination pour ce territoire gris que représente Internet. En effet, c'est un monde quasi vierge de lois où nous naviguons comme protégés, invisibles aux autres, cachés derrière nos écrans. Pourtant, si le monde virtuel est si vivant, c'est que nous sommes légion à y circuler, à y agir, à y faire des choix.

Le ishow, spectacle des Petites cellules chaudes, créé au OFFTA en 2012. Sur la photo : François-Édouard Bernier, Sarah Berthiaume, Philippe Cyr, Émilie Leclerc, Dominique Leclerc, Émile Beaudry, Nathaly Charette, Maxime Carbonneau, Gilles Poulin-Denis, Patrice Charbonneau-Brunelle, Édith Patenaude, Hugo B. Lefort et Audrey Talbot. © Jérémie Battaglia

Artistiquement, nous avons pris le parti d'exposer nos habitudes de consommation sur le Web afin d'être miroirs et non pas juges. Notre périple créatif a été ponctué de débats précieux qui ont participé à notre éducation virtuelle, celle-ci n'étant faite nulle part ailleurs. Les spectateurs doivent répondre eux-mêmes aux questions soulevées par notre exposition en direct. Ils restent cependant soumis à nos propositions artistiques, et c'est lorsqu'ils sont confrontés à ce qu'ils ne veulent pas voir qu'ils exercent le plus manifestement leur pouvoir de décision. Les choix éthiques du *ishow* sont donc en réalité un moteur dramaturgique. Le public se positionne, évalue nos décisions. Qu'elles soient ou non les bonnes n'a que peu d'importance ; l'intérêt se trouve dans notre recherche collective, à chaque représentation, de ce qui est acceptable ou pas. Il suffit de nommer l'affaire Magnotta sur scène pour ressentir violemment les enjeux reliés à ce nouvel espace public. Dès lors, la responsabilité d'un simple clic saisit les consciences. ●

Avec 11 autres créateurs québécois et franco-canadiens, **Maxime Carbonneau, Philippe Cyr, Laurence Dauphinais** et **Édith Patenaude** appartiennnent aux Petites cellules chaudes, une compagnie fondée en 2011 pour « explorer la réalité actuelle de la communication ». Avec *Le ishow*, créé en 2012 aux Écuries, à l'occasion du OFFTA, ils ont voulu susciter une réflexion sur l'utilisation des réseaux sociaux et les notions d'espaces public et privé. Le spectacle a depuis été repris à Toronto, à Ottawa et à Québec, et le sera en France au printemps 2015.